

Michel Pablo

Trotsky et ses épigones

Février 1967

Source : Sous le drapeau du socialisme, de la Tendence marxiste-révolutionnaire internationale (TMRI), 1966-1967, n° 33 à 41.

Trotsky et ses épigones (1)

Le « trotskysme entre les deux guerres

Michel Pablo

Quatre tendances se réclament actuellement du « trotskysme » et de la « IV^e Internationale » : la nôtre¹ ; celle dirigée par Germain, Frank, Livio et les Américains du SWP ; celle de Healy (Angleterre) — Lambert (France) et celle de Posadas.

C'est là une situation de fait qui pose la question du sens du « trotskysme » et de la « IV^e Internationale » à l'époque où nous vivons. Les esprits superficiels, face aux divisions, aux différenciations, au reclassement inévitable au sein du mouvement ouvrier révolutionnaire, les ignorants de l'histoire réelle de ce mouvement, les ennemis également de tout bord du marxisme-révolutionnaire, voient dans l'évolution centrifuge du « trotskysme » un phénomène de désagrégation de ce courant historique. Ils se permettent d'avancer des commentaires ironiques propres aux gens de cette espèce : aux dilettantes de la politique communiste, aux réfractaires organiques à l'essence du marxisme-révolutionnaire.

Mais on ne peut bâtir solidement que sur le roc de la réalité objective et d'une explication marxiste-révolutionnaire de tout phénomène social, y compris du « trotskysme ».

Ce mot soulève toujours des réactions émotionnelles et cérébrales diverses, y compris dans les rangs mêmes des dits « trotskystes ». Marx a eu ses adeptes, Lénine et Trotsky également, mais quels adeptes ?

On sait combien Marx se méfiait de certains « marxistes » et Lénine de certains « léninistes ». On sait de quelle manière Staline « a compris » le « léninisme » et mystifié pendant plus de vingt ans des millions de militants communistes.

De la même façon on peut dire que Trotsky n'est nullement responsable de ses épigones.

Trotsky ne s'est jamais vanté d'avoir créé un mouvement « trotskyste » tant soit peu différent d'un mouvement marxiste-révolutionnaire qui continue à développer de manière critique et créatrice le marxisme-révolutionnaire de Marx et Lénine.

Le « trotskysme » c'est tout d'abord l'enseignement de L. Trotsky, son œuvre théorique, politique et pratique, dans la période 1924-1940, qui va de la mort de Lénine à la mort, à l'assassinat, de L. Trotsky.

1 . La Tendence marxiste-révolutionnaire de la 4^e Internationale.

Cette période historique est caractérisée principalement par deux faits: l'épicentre de la crise révolutionnaire se situe dans les pays capitalistes avancés de l'Europe et des États-Unis; le premier pouvoir prolétarien établi en URSS connaît le phénomène nouveau de la bureaucratisation. Le « trotskysme » pendant cette période n'est rien d'autre que le développement critique, créateur du marxisme-révolutionnaire dans le cadre de ces conditions historiques objectives. Cependant, à la suite de Marx et de Lénine, Trotsky également affirmait que « la pensée révolutionnaire n'a rien de commun avec l'idolâtrie. Les programmes et les pronostics se vérifient et se corrigent à la lumière de l'expérience, qui est pour la pensée humaine l'instance suprême »². La période historique dans laquelle se développe la pensée propre de L. Trotsky est celle de l'impérialisme classique entre les deux guerres, qui paraissait justifier le pronostic prématuré de Marx concernant l'évolution du capitalisme « stagnation et décadence de l'économie mondiale, tendance du capitalisme à abaisser le niveau des ouvriers et même à les paupériser», « crises économiques » de plus en plus fréquentes et profondes, transformation en un mot du capitalisme d'un régime social réactionnaire relatif en régime réactionnaire absolu. C'est Leon Trotsky lui-même qui avait admis que cette transformation, non confirmée pendant la deuxième moitié du 19^e siècle, jusqu'à la première guerre mondiale, « ne s'est précisée qu'aux yeux de la génération actuelle »³, et que « l'erreur de Marx-Engels quant aux délais historiques découlait d'une part de la sous-estimation des possibilités inhérentes au capitalisme, et d'autre part de la surestimation de la maturité révolutionnaire du prolétariat »⁴.

Il y a lieu aujourd'hui de corriger de nouveau cette estimation et, en employant la méthode toujours valable du marxisme critique et créateur, de chercher les raisons qui ont invalidé ce pronostic.

L'estimation fut valable pour la période entre les deux guerres et cela a contribué à donner une base théorique solide et une grande cohésion idéologique au mouvement marxiste-révolutionnaire qu'était le « trotskysme » de l'époque.

Mais nous devons également admettre aujourd'hui qu'ayant vécu plusieurs années après la fin de la Deuxième Guerre mondiale sur ces estimations (communes à Lénine et à Trotsky) nous fûmes handicapés dans l'analyse de la nouvelle situation qui émergea de la guerre.

Quant à la contribution capitale que le « trotskysme » de l'époque avait apportée sur le plan de la compréhension de l'évolution du premier État ouvrier, de l'URSS, celle-ci aussi doit être maintenant réexaminée critiqueusement.

D'autant plus qu'elle fut interprétée par nombre d'épigones du « trotskysme » d'une manière absolument superficielle et erronée.

Cette contribution se situe sur deux plans différents, mais en interaction: la conception générale de la période de transition du capitalisme au socialisme; le phénomène de la bureaucratisation et de la bureaucratie, qui, dans le cas de l'URSS, a pris le nom de « stalinisme ».

C'est Léon Trotsky qui est allé plus loin que n'importe quel autre grand marxiste dans la compréhension de certains traits généraux de la période de transition du capitalisme au socialisme, conçue comme une longue étape historique pendant laquelle survivront longtemps des conditions d'économie marchande et monétaire.

Trotsky est arrivé à cette conception graduellement, ayant eu le privilège de vivre plus longtemps que Lénine et d'étudier l'expérience soviétique. Lénine a eu le mérite de s'engager pratiquement dans cette voie par l'inauguration brusque de la NEP, se souciant peu de ce revirement théorique.

2 . Préface de L. Trotsky au *Manifeste Communiste* (octobre 1937).

3 . Celle qui a vécu entre les deux guerres.

4 . Ibid. (préface au *Manifeste Communiste*).

Nul doute que Lénine aurait dégagé peut être plus facilement que Trotsky les éléments de la théorie (sinon la théorie toute entière) de l'époque de transition sur le plan économique, politique, culturel, social.

Historiquement, en tout cas, c'est Trotsky qui a réalisé le plus grand progrès dans ce sens, particulièrement dans son ouvrage *La Révolution trahie*, si peu compris actuellement encore par nombre de ses adeptes mêmes.

Dans *La Révolution trahie*⁵, Trotsky fait les constatations capitales suivantes qui marquent une avance aussi bien par rapport aux conceptions de Lénine que des siennes propres à l'époque :

a) « L'époque transitoire entre le capitalisme et le socialisme, considérée dans son entier, exige non la diminution de la circulation des marchandises, mais bien son extrême élargissement. Toutes les branches de l'industrie se transforment et grandissent, il s'en crée sans cesse de nouvelles, et toutes doivent, quantitativement comme qualitativement, déterminer réciproquement leurs situations.

La liquidation simultanée de l'économie rurale, qui produisait pour consommer, sur place, et de la famille fermée, signifie l'entrée dans la circulation monétaire de toute l'énergie de travail qui se dépensait auparavant dans les limites de la ferme ou dans les murs de l'habitation. Pour la première fois dans l'histoire, tous les produits de tous les services peuvent être échangés les uns contre les autres.

D'autre part, une édification socialiste couronnée de succès ne se conçoit pas sans intégration dans le système planifié de l'intérêt personnel immédiat, de l'égoïsme du producteur et du consommateur, facteurs qui ne peuvent se manifester utilement que s'ils disposent de ce moyen coutumier sûr et souple, l'argent⁶. » (Souligné par nous.)

b) « En procédant uniquement de la théorie marxiste de la dictature du prolétariat, Lénine n'a pu ni dans son ouvrage capital sur cette question (*L'État et la Révolution*), ni dans le programme du parti (de 1919), faire, concernant le caractère de l'État, toutes les déductions imposées par la condition arriérée et l'isolement du pays.

Expliquant les résurgences de la bureaucratie par l'inexpérience administrative des masses et les difficultés nées de la guerre, le programme du parti prescrit des mesures purement politiques pour surmonter les « déformations bureaucratiques » : éligibilité et révocabilité à tout moment de tous les mandataires, suppression des privilèges matériels, contrôle actif des masses ». (Souligné par nous.)

Or les « tendances bureaucratiques qui étouffent le mouvement ouvrier devront aussi se manifester partout après la Révolution prolétarienne. Mais il est tout à fait évident que plus est pauvre la société née de la Révolution et plus cette loi » doit se manifester sévèrement, sans détour, et plus le bureaucratisme doit revêtir des formes brutales, et plus il peut devenir dangereux pour le développement du socialisme » (souligné par nous).

La valeur immense de ces deux constatations par rapport aux événements actuels est évidente.

Les réformes empiriques entreprises par nombre d'États ouvriers pour renouer avec certaines pratiques « népistes » ne constituent pas un « retour au capitalisme », mais une tentative, d'assouplir le modèle « stalinien » sclérosé en tenant compte des irréductibles réalités économiques.

D'autre part, les effarants événements chinois actuels illustrent la permanence du danger bureaucratique, et font justice de ces « théoriciens » superficiels qui ont voulu distinguer « maoïsme

5. Et certains autres écrits économiques antérieurs.

6. *La Révolution trahie*.

» et « stalinisme », en niant leur identité sociologique fondamentale, et qui s'attendaient à voir la Chine — à cause, disaient-ils, de la nouvelle situation internationale, échapper au « stalinisme » le plus outrancier et grossier. Nous consacrerons par la suite une large place à cette question quand nous examinerons concrètement l'évolution de la pensée de nombre d'épigones « trotskystes » sur l'URSS, la Chine, et le phénomène en général de la bureaucratie.

Conception de la période de transition du point de vue économique et conception de la bureaucratie, des raisons profondes qui déterminent ce phénomène, et des moyens de le combattre, sont en général des matières nouvelles pour les marxistes, jusqu'ici à peine approfondies, et sur lesquelles règne encore une extraordinaire confusion. Celle de nombre d'épigones « trotskystes » n'est pas des moindres comparée à la confusion des marxistes « officiels ».

D'autre part, ces matières sont actuellement au centre de l'évolution des États ouvriers qui déterminera pour beaucoup et le cours de la Révolution coloniale et l'avenir du mouvement révolutionnaire dans les pays capitalistes avancés.

Dans quel domaine Trotsky lui-même n'a-t-il pas su dégager tous les enseignements nécessaires découlant de l'expérience du bolchévisme ?

Cette question aussi doit maintenant se poser clairement afin de déblayer complètement le terrain et d'arriver plus vite à l'élaboration de la théorie de la période de transition.

La principale lacune dans ce domaine nous paraît être la conception centraliste administrative de la gestion de l'économie et de l'État, propre aussi bien à Lénine qu'à Trotsky.

Il est vrai que la Révolution d'Octobre a débuté avec le souci d'accorder aux masses, à la classe en tant que telle, un très haut degré de participation démocratique dans la gestion de l'économie et de l'État, à travers le rôle des soviets, des syndicats et du pluralisme des partis. Mais bientôt les nécessités pratiques, les difficultés, les obstacles jouent en faveur d'une conception centraliste administrative, assumée de plus en plus par le parti unique, considéré comme délégation permanente de la classe.

L'interdiction des partis, abolition de la gestion ouvrière des entreprises au profit du système unipersonnel dans la direction de l'industrie, interdiction des tendances au sein du parti, sont les étapes qui jalonnent une évolution vers la dictature du parti unique, assumant au nom de la classe la gestion centraliste de l'économie et de l'État.

Or une telle gestion devient fatalement bureaucratique et conduit non moins fatalement à la prolifération incontrôlable de la bureaucratie en tant que couche sociale privilégiée.

Pour contrebalancer une telle évolution, il est nécessaire de faire agir la classe en tant que telle en lui accordant des pouvoirs accrus dans la gestion effective de l'économie et de l'État. De ce point de vue, le rôle de l'autogestion en tant que rapport économique-social de base dans les régimes de transition est destiné à prendre une importance de plus en plus grande et à influencer la conception d'ensemble du « modèle » économique-social de ces régimes.

Or il est exact que la conception de l'autogestion dans ce sens n'existe pas, ni dans l'héritage de Lénine, ni dans celui de Trotsky. Tous les deux ont réalisé que la participation démocratique des masses était absolument nécessaire, y compris dans la gestion de l'économie, mais ils ont eu tendance à l'identifier au rôle du parti et de l'État (ouvrier) centraliste, représentant de la communauté sociale.

Mais aussi bien le parti que l'État sont des abstractions qui ne s'identifient que partiellement et de manière déformée avec la classe en tant que telle.

D'où leur tendance inhérente à la bureaucratisation contre laquelle il faut faire agir de manière persévérante et systématique l'organisation de la classe en gestionnaire direct de l'économie et de l'État. Ce qui signifie, entre autres, que la conception léniniste du parti doit connaître un développement et un enrichissement imposés par l'expérience. Cette conception est absolument valable dans la période de la lutte pour le pouvoir.

Mais, ensuite, elle doit céder le pas à l'organisation de la classe en tant que telle comme classe dominante.

Le rôle du parti après la prise du pouvoir n'est pas de gérer l'économie et l'État, au nom de la classe, en tant que délégation permanente de la classe, mais d'aider cette dernière à gérer, elle, directement, l'économie et l'État.

Et cette conception, naturellement, donne un sens tout autre au contenu du « modèle » socialiste, aussi bien sur le plan économique que sur le plan de la démocratie prolétarienne et socialiste.

L. Trotsky a eu le mérite, vers la fin de sa vie, de revenir sur l'unicité du parti et de préconiser le droit à la pluralité des partis soviétiques. C'est là un élément très important de la démocratie socialiste véritable. Mais cet élément doit être complété par l'introduction de l'autogestion comme rapport économique-social de base. Il fallait une expérience plus longue que celle que L. Trotsky a vécue, pour arriver également à cette conception.

Ainsi, pour résumer, le « trotskysme » de L. Trotsky, c'est-à-dire le marxisme révolutionnaire développé par lui de son vivant, et plus particulièrement entre 1924 et 1940, correspondait au contexte historique de l'époque. Ce contexte était caractérisé d'un côté par la phase impérialiste décrite, analysée par Lénine, et de l'autre côté par les problèmes que posait l'évolution du premier État ouvrier.

Avec la Deuxième Guerre mondiale se crée une nouvelle situation internationale qui a bouleversé nombre d'analyses et de pronostics du « trotskysme » classique.

Nous examinerons ces changements et la manière dont a évolué le mouvement trotskyste en se différenciant constamment.

Trotsky et ses épigones (2)

Les divergences sur le stalinisme, la bureaucratie et la tactique des années 1950

Michel Pablo

Le mouvement trotskyste international a traversé la Deuxième Guerre mondiale et les premières années de l'après-guerre, armé essentiellement par les analyses et les perspectives du « Programme transitoire » élaboré par L. Trotsky en 1938.

Ce document, qui résume en quelque sorte les positions du trotskysme « tel que ce dernier s'est développé entre les deux guerres, correspondait parfaitement au contexte historique de l'époque.

Mais la deuxième guerre mondiale, plus que la première, a créé une nouvelle situation internationale qui exigeait une analyse nouvelle, et au moins certains ajustements majeurs du « Programme transitoire ».

Nous nous sommes conformés à ces nécessités avec un certain retard et de manière incomplète. Les raisons de cette façon de procéder furent surtout, d'un côté, le fait que pour plusieurs années après la guerre la situation paraissait correspondre considérablement à la ligne générale du « Programme transitoire » et, de l'autre côté, la difficulté subjective de nous dégager de certains schémas de notre éducation marxiste « classique ».

En effet, la guerre avait créé une situation objectivement révolutionnaire dans plusieurs pays du monde, y compris en Europe, qui restait pour nous, à l'époque, l'épicentre essentiel de la Révolution mondiale.

D'autre part, il était correct d'envisager l'éventualité d'une nouvelle stabilisation relative du capitalisme non pas comme un processus nécessairement automatique, organique, mais comme le résultat de l'interaction entre l'économique et le politique, ce dernier élément jouant pour toute une période d'années un rôle décisif sur l'ensemble du processus qu'aussi longtemps que la situation restait objectivement révolutionnaire et que les masses s'engageaient dans des luttes qui risquaient de mettre en cause l'existence même du régime social, la stabilisation capitaliste demeurait simplement une possibilité, constamment remise en question.

Telle fut sommairement la situation jusqu'au lendemain environ de la guerre de Corée, justifiant notre attachement aux perspectives et aux chances de la Révolution socialiste dans les pays capitalistes, de l'Europe en particulier, à la ligne générale du « Programme transitoire » et notre optimisme concernant la IV^e Internationale.

Ce n'est qu'insensiblement à travers la modification objective de la situation internationale, à la suite des défaites subies par le mouvement révolutionnaire en Europe dans les premières années de l'après-guerre et du rôle que continuait à jouer, à côté du réformisme, le stalinisme, que nous avons pris conscience de l'émergence grandissante de la Révolution coloniale comme épicentre révolutionnaire numéro un par rapport à l'Europe et aux pays capitalistes avancés, et des aspects de la nouvelle conjoncture économique que traversait le système capitaliste.

Pendant cette période, qui couvre la première décennie de l'après-guerre, les discussions intérieures à notre mouvement ont surtout porté sur le stalinisme et ses perspectives, ainsi que sur notre tactique dans le mouvement des masses.

Ces discussions ont révélé l'existence d'un courant néo-sectaire par rapport à ces questions, l'ancien courant sectaire qui mettait en cause le caractère ouvrier de l'URSS, ayant été pratiquement éliminé de nos rangs.

Mais le courant néo-sectaire, tout en admettant le caractère ouvrier de l'URSS, s'est manifesté par son incapacité de reconnaître à temps le caractère ouvrier des États du « glacis soviétique » surgis au lendemain de la liquidation de la guerre, ainsi que la signification profonde du schisme yougoslave survenu en 1948.

Les arguments les plus absurdes furent avancés à l'époque pour combattre le caractère ouvrier des États du « glacis » et pour nier qu'avec leur création et l'ascension au pouvoir de toute une série de partis communistes, il ne s'agissait pas purement et simplement d'un « renforcement mondial du stalinisme » mais de la création d'une situation nouvelle, d'un rapport de force nouveau, à la longue désagrégateur du stalinisme.

Ces deux aspects du sectarisme démontraient en réalité une incompréhension fondamentale du phénomène bureaucratique en général, que nous retrouverons par la suite aussi bien lors de la mort de Staline, que lors de l'appréciation de la Révolution cubaine et de l'évolution de la Révolution chinoise.

La pensée sectaire est caractérisée par son incapacité de saisir la richesse dialectique de la réalité, dont elle isole certains éléments pour extrapoler ensuite à partir d'axiomes basés sur eux.

La pensée sectaire contient des éléments de vérité en soi. Elle se transforme cependant en erreur à partir du moment où elle généralise et extrapole les vérités partielles, en négligeant arbitrairement la totalité des facteurs en interaction. La pensée sectaire est, d'autre part, conservatrice, réfractaire au nouveau, au changement, prisonnière des schèmes et des dogmes.

Ainsi nos sectaires qui n'iaient encore dans les années cinquante le caractère ouvrier des États du «glacis » y compris de la Yougoslavie⁷ négligeaient tout simplement l'efficacité de l'action « militaro-bureaucratique » du Kremlin dans ces pays, en assimilant la bureaucratie soviétique à une force sociale « complètement réactionnaire ».

Pour cette raison ils minimisaient le fait énorme de l'entrée et de l'occupation de ces pays par l'Armée Rouge⁸ et la nécessité a se trouvait la bureaucratie soviétique, pour contrôler et maintenir ces pays dans son orbite, de les « assimiler structurellement ».

Le double rôle de la bureaucratie de l'État ouvrier oblige de défendre à sa manière cet État (de l'existence et du renforcement duquel dépendent sa propre existence et l'ampleur de ses privilèges) s'effaçait pratiquement devant l'aspect exclusivement réactionnaire, contre-révolutionnaire, de la bureaucratie.

Si, en effet la bureaucratie de l'État ouvrier était une force sociale, un « appareil », complètement réactionnaire, sans rapports organiques avec la base économique-sociale du régime, si elle agissait consciemment — comme le pensent naïvement nos « marxistes » sectaires — et toujours contre la défense et le renforcement de l'État ouvrier, toute allusion à des effets objectivement révolutionnaires de son action, devient du « révisionnisme

7. Effrayés comme ils étaient de reconnaître qu'un parti stalinien placé dans certaines conditions historiques exceptionnelles, pourrait se montrer capable de conduire une révolution prolétarienne et fonder un État ouvrier. Malheureusement pour nos sectaires, au cas Yougoslave s'est ajouté bientôt le cas du parti chinois et plus tard celui du parti vietnamien et de la direction cubaine, pour ne pas parler de toute une gamme de mouvements et de directions d'origines diverses, qui, sous la pression de conditions objectives exceptionnelles, ont esquissé une évolution révolutionnaire progressive. Toute la dialectique concrète de la révolution socialiste mondiale notre époque est une réalité étrangère à la façon sommaire et schématique de nos sectaires et rejetée comme « révisionniste ».

8. Dans laquelle ils ne voyaient que l'armée de la bureaucratie purement et simplement.

L'origine de la fable du « révisionnisme pabliste » (chère à toute sorte de sectaires et de confusionnistes se réclamant de « l'orthodoxie trotskyste ») se trouve dans les idées que nous avons défendues dans les années cinquante concernant le caractère ouvrier des États du « glacis » malgré leur naissance et leurs déformations bureaucratiques, le caractère progressif du schisme et du PC yougoslave, ainsi que notre conception globale de l'époque de transition entre le capitalisme et le triomphe mondial du socialisme parachevé.

En effet, c'est depuis cette date déjà, qu'invariablement notre tendance a défendu contre toutes sortes d'individus et de courants au sein du mouvement trotskyste international, une conception cohérente du stalinisme, en particulier, et de la bureaucratie en général.

Cette conception consistait à considérer le phénomène de la bureaucratisation du pouvoir ouvrier non pas comme une « exception », un cas « unique » propre seulement à l'URSS et dû à la conjonction de facteurs que l'histoire ne reproduirait plus jamais mais comme un danger qui guette toute Révolution prolétarienne aussi longtemps que subsistent la pénurie matérielle et l'arriération culturelle des masses.

D'autre part, quiconque réalise l'état réel dans lequel se trouve toujours de ce point de vue l'humanité, et la durée de l'effort nécessaire pour remporter la victoire mondiale de la Révolution et ensuite pour parachever à l'échelle mondiale le socialisme, phase inférieure du communisme, ne peut qu'envisager cette transition (du capitalisme au socialisme) comme s'étalant sur toute une période historique de quelques siècles⁹.

Pendant cette période, il devrait être évident, pour quiconque réfléchit tant soit peu sérieusement sur l'histoire passée de l'humanité, sur son état actuel et sur les dimensions de la tâche à accomplir, que l'« État ouvrier, selon les normes », ne saurait surgir automatiquement dans aucun pays, et à plus forte raison ne saurait s'établir à l'échelle mondiale, sans passer par des formes intermédiaires encore imprévisibles dans tous leurs détails et nécessairement plus ou moins déformées », éloignées, des « normes » de la théorie.

Du reste, actuellement, nous avons le droit de nous demander, même si ces « normes » existent dans le cadre d'une théorie cohérente, globale, couvrant la période de transition, et si par exemple il n'est pas nécessaire de revoir, de fond en comble, à la lumière de l'expérience vécue, la façon de procéder à la construction du socialisme aussi bien sur le plan économique que politique.

En quoi consiste l'intérêt capital d'une compréhension correcte, marxiste-révolutionnaire, de tous ces aspects du problème de la bureaucratisation et de la bureaucratie et de la lutte persévérante que nous avons menée contre les courants sectaires et confusionnistes se tenant à une prétendue « orthodoxie trotskyste » ?

Cet intérêt est triple :

9 . Lorsque dans les années cinquante, nous avons avancé cette estimation de la durée probable de la période de transition, cela n'a pas manqué de soulever tout un tollé dans les rangs de nos sectaires. Et pourtant nous avons déjà pris à l'époque toutes les précautions pour leur expliquer pédagogiquement qu'il s'agissait de la période allant du capitalisme jusqu'au parachèvement du socialisme mondial, dans le sens que Marx donnait à cette phase Inférieure du communisme, et non pas simplement jusqu'au triomphe de la Révolution mondiale. D'autre part, lorsque plus tard, Mao Tsé Toung et la direction chinoise ont commencé à parler des siècles nécessaires pour l'édification du socialisme en Chine et mondialement, personne n'a critiqué ce point précis, pourtant si important, dans la conception d'ensemble de la période de transition de la direction chinoise. La raison en est, entre autres, qu'entre-temps, un nombre grandissant des marxistes a commencé à acquérir une vue plus réaliste des véritables données du problème et à se débarrasser de son infantilisme théorique en cette matière.

a) Il s'agit tout d'abord, sur le plan théorique, de comprendre que la bureaucratisation et la bureaucratie ne sont pas des phénomènes d'ordre politico-administratif, qui pourraient être évités par des mesures essentiellement politico-administratives émanant d'une « véritable » direction « bolchevique », mais des phénomènes économique-sociaux qui tiennent en dernière analyse aux conditions matérielles et culturelles, dans lesquelles s'opère la construction de la société socialiste mondiale.

Il s'agit par conséquent de comprendre également que cette construction va s'étaler sur toute une période historique, dont une bonne partie sera consacrée à des tâches économiques, politiques, culturelles préparatoires au socialisme et à son parachèvement ;

b) Il s'agit de comprendre que les déformations bureaucratiques inévitables, qui accompagneront la construction du socialisme dans le cadre des États et à l'échelle internationale, ne sont pas pour autant une raison pour méconnaître le caractère, sociologiquement parlant, ouvrier de ces États, ni leur bilan global positif (du point de vue historique) ;

c) Il s'agit enfin, en partant d'une explication correcte du phénomène, non pas de justifier la bureaucratisation et la bureaucratie, les admettre en quelque sorte comme « mal nécessaire » contre lequel il n'y a rien à faire avant longtemps, mais de mieux combattre la tendance du phénomène à devenir une excroissance omnipotente sur le corps de l'État ouvrier.

De ce point de vue, les attaques lancées par les courants sectaires et confusionnistes contre la soi-disant « capitulation » du « pablisme » devant le stalinisme et les « appareils bureaucratiques » ne sont en réalité, que la preuve de leur incompréhension, de leur pensée politique sommaire, antidialectique, ou de simples calomnies¹⁰.

En réalité, c'est le « pablisme » qui, déjà du temps du schisme yougoslave, a élaboré les principaux arguments justifiant la perspective du dépérissement et de la dislocation du stalinisme soviétique à laquelle nous assistons depuis déjà plusieurs années.

Cette perspective ne comportait nullement l'idée de « l'auto-réforme » de la bureaucratie soviétique, mais simplement celle d'un nouveau rapport de force entre elle et les masses qui, en devenant de plus en plus favorable à ces dernières, imposait deux conclusions :

a) La nécessité pour la bureaucratie de gouverner en mettant l'accent plutôt sur les concessions que sur la répression;

b) que la résistance des couches bureaucratiques, irrémédiablement corrompues par le pouvoir et ses privilèges à la renaissance de la démocratie socialiste pourrait s'avérer infiniment plus réduite que nombre de trotskystes ne l'avaient imaginé.

Pour comprendre l'importance de ces appréciations, il suffit de rappeler ce que fut la réaction de certains « orthodoxes » au lendemain de la mort de Staline. Qu'on relise par exemple, les documents des uns et des autres écrits l'époque, qu'on relise en particulier ceux issus du SWP en commençant par la « lettre ouverte » de cette organisation appelant à la « guerre sainte » contre le « révisionnisme pabliste ». Il s'agissait en réalité d'un rassemblement de tous les éléments sectaires et

10 . Plus leur niveau idéologique est bas et leur rupture avec l'Internationale que dirigeait le « pablisme », injustifiée, et plusieurs méthodes et moyens de « luttes idéologiques sont déformées par leur fractionnisme exacerbé et sans principes. Il suffit de comparer les positions réelles du « pablisme » dans leur continuité, dans les textes et l'action avec les citations isolées, souvent tronquées dans leur lettre même, et surtout arbitrairement « explicitées », qu'utilisent ses adversaires anciens et nouveaux pour s'en convaincre complètement.

confusionnistes organiquement opposés à toute idée de changement qui ne cadre pas avec leurs schèmes et qui les oblige à une élaboration théorique, critique, créatrice, permanente.

D'après ces « orthodoxes », Malenkov aurait été le « second Staline » et les « purges sanglantes » la règle de conduite d'une bureaucratie soviétique, en réalité plus forte que jamais !

Dix ans plus tard, les mêmes hommes qui, pour cette raison, ont scissionné à l'époque l'Internationale et se sont alliés aux pires sectaires et confusionnistes du genre Lambert-Healy, encourageant par ce coup fatal à l'unité de l'Internationale les forces centrifuges qui continuent à la désagréger, ont réalisé, sans autocritique aucune, un tournant à 180 degrés !

Quant aux « pablistes » qui soi-disant ont capitulé devant la bureaucratie soviétique et les « appareils bureaucratiques » en général, ils ont élaboré et contribué à appliquer, dans le cas en particulier de l'Algérie du temps de Ben Bella, une conception enrichissante du marxisme-révolutionnaire, en matière de lutte antibureaucratique réelle : celle de l'Autogestion¹¹.

Tandis que l'ensemble des autres tendances issues du mouvement trotskyste a évolué à des degrés divers vers une conception bureaucratique du parti, de l'Internationale et de la construction du socialisme, la tendance dite « pabliste » a systématiquement développé le contenu éminemment démocratique qui sied à des organisations et à des régimes se réclamant du prolétariat et du socialisme.

De manière générale, cette tendance, par sa compréhension globale à laquelle elle est parvenue, des racines profondes du phénomène de la bureaucratisation et de la bureaucratie, met en avant la primauté de la classe sur toutes les formes de délégation des fonctions et du pouvoir de cette dernière, que constituent le parti, les syndicats, l'État ouvrier centralisé, dans leur fausse interprétation soi-disant « bolchevique », propre non seulement aux marxistes éduqués dans l'école stalinienne, mais à nombre d'épigones de Trotsky, confinés dans des petites organisations coupées des masses, bureaucratiquement dirigées qui s'en consolent avec l'idée qu'elles constituent « la direction révolutionnaire ». Mais ni leur niveau théorique ni leur manière de concevoir la politique marxiste et l'indispensable critique idéologique constante, ni leur régime intérieur, ne justifient cette prétention.

Au contraire, on peut très bien imaginer nombre de ces épigones, dans le cas hypothétique de leur arrivée éventuelle au pouvoir se comporter de manière éminemment « stalinienne » aussi bien sur le plan économique que politique et culturel¹².

En réalité, le danger du bureaucratisme et de la bureaucratie, répétons-le encore une fois, ne s'exorcise pas au moyen d'une profession de foi dans le programme général du « trotskysme » mais

11 . Il est vrai que, outre les attaques théoriques » pour minimiser l'importance en général de l'autogestion, menées conjointement par bus les adversaires « trotskystes » du pablisme (de Stéphane Just à E. Germain — alias H. Vallin, etc.), la Sainte Alliance conclue dans ces dernières années entre Frank-Germain-Livio-SWP (des États-Unis) a réussi le rare exploit suivant : dans ses Thèses sur l'Afrique, écrites pour « innover », pour se différencier par rapport aux « Thèses de la Commission africaine de la IVe Internationale, l'expérience historique des trotskystes en Algérie et le rôle qu'ils ont joué particulièrement dans le domaine de l'autogestion sont complètement passés sous silence. Par contre, on porte aux nues une dernière découverte » : le Trotskysme en Afrique du Sud représenté par le camarade Tabata. Le malheur est que ce mouvement, absolument minoritaire (qui vient de scissionner de nouveau) par rapport à l'ensemble du mouvement national de ce pays n'a jamais eu une existence « trotskyste » ouverte et se garde bien de se réclamer d'une telle affiliation. Ainsi en Algérie le trotskysme n'a joué aucun rôle par contre tout espoir est permis... en Afrique du Sud !

12 . L'admiration sans bornes que la « Révolution Culturelle » de Mao a provoquée dans les rangs de certains trotskystes tels les posadistes, en dit long sur leur façon de concevoir et appliquer le marxisme.

au moyen d'une compréhension profonde des racines économique-sociales du phénomène et de la volonté de contrebalancer sa croissance par l'organisation démocratique de la classe au tant que gestionnaire directe de l'économie et de l'État.

Ce qui implique tout un approfondissement nouveau, critique et créateur de la théorie et de l'expérience, que nos sectaires ne soupçonnent même pas. Tant ils croient ferme que tout est dit et compris, et qu'il n'y a que les « révisionnistes » qui s'agitent pour perturber leur quiétude, et en réalité leur paresse intellectuelle.

Trotsky et ses épigones (3)

Les divergences sur la tactique

Michel Pablo

L'axiome énoncé dans le « Programme Transitoire » que la crise de l'Humanité se résume, en dernière analyse, à la crise de sa direction, reste toujours valable.

Mais que signifie « direction » et comment serait-il possible de la créer ?

Dans la conception de Marx, la « direction » révolutionnaire de la société capitaliste, capable de provoquer, à la tête des masses, son changement « socialiste » sont les communistes, parti du prolétariat, basé sur le socialisme scientifique. Mais les communistes ne sont plus, selon Marx, une minorité « jacobine », qui surprend en quelque sorte la « classe », lors d'un « moment favorable », lors d'une crise révolutionnaire objective, pour l'entraîner dans la prise du pouvoir.

Les communistes font partie de la classe en tant que détachement idéologiquement le plus avancé de celle-ci qui, patiemment, en participant à toutes les expériences de la classe, la persuadent de la justesse de leurs vues et de la nécessité du changement révolutionnaire de la société.

Chez Lénine la conception du parti, composé de l'avant-garde communiste de la classe, prend un caractère plus restrictif (« Jacobins » liés au prolétariat). Mais on ne saurait taxer Lénine d'avoir préconisé une « stratégie jacobine putschiste ». Lénine considérait qu'il était nécessaire de convaincre la classe et lui assurer des alliances larges, spécialement celle avec la paysannerie pauvre, pour assurer la victoire et ensuite la consolidation du pouvoir prolétarien.

Mais Lénine ne pouvait pas prévoir toutes les conséquences d'une conception du parti qui, par son caractère d'élite idéologique, obligée souvent d'accentuer l'aspect centraliste de son organisation au détriment de la démocratie, risquait de perpétuer, outre mesure, sa fonction de délégation de la classe et de se substituer pratiquement à celle-ci. C'est surtout l'accession du parti au pouvoir qui risque d'accentuer ces tendances.

Un parti vaut dans un sens ce que vaut sa direction et celle-ci à son tour est le produit d'une longue interaction dans le temps historique des conditions objectives, de la base du parti, et de la classe dans sa totalité.

Avec Lénine il n'y avait jamais le danger que le parti devienne « stalinien ». Mais Lénine dans un sens était unique en tant que personnification d'une direction créée dans un contexte historique unique.

Le parti dans la conception léniniste n'est pas une entité figée qui se comporte selon certaines « règles » formulées une fois pour toutes et contenues dans le « catéchisme du bolchevisme ». Le parti est un moyen de la classe conçu de manière dialectique et dynamique, afin qu'il puisse s'adapter aux conditions changeantes de la lutte. D'où la merveilleuse souplesse du parti aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur (dans ses rapports avec la classe et ses alliés) sous la direction de Lénine.

Pour former un tel parti, une telle « direction » idéologique de la classe capable de l'organiser et la mobiliser pour la lutte pour le pouvoir il faut du temps, et des conditions historiques propices.

Quand nous avons créé la IV^e Internationale en 1938 nous étions persuadés que la guerre sonnerait le glas des partis traditionnels et que les masses afflueraient dans des délais relativement courts à la nouvelle organisation.

Cependant, cette perspective ne fut pas réalisée et nous dûmes en tenir compte déjà dès 1946. Pendant toute cette période jusqu'au début des années 1950 les organisations trotskystes luttent partout¹³ de manière essentiellement indépendante et s'efforcent de s'imposer en tant que «partis », en tant qu'unique direction révolutionnaire de la classe. Mais ce combat que justifiait la trahison continue des partis traditionnels, le programme marxiste révolutionnaire que possédait le mouvement trotskyste et les conditions objectives prérévolutionnaires ou révolutionnaires dans plusieurs pays et régions du monde, n'aboutissait pas à des résultats pratiques appréciables. Les masses restaient pour l'essentiel attachées aux partis traditionnels.

Il ne sert à rien, surtout a posteriori, de revenir pour une nouvelle fois sur les causes de cet état de fait. Il suffit de dire que l'ensemble du développement révolutionnaire mondial, avec la victoire de l'URSS, l'apparition de toute une pléiade d'États ouvriers, et l'essor de la Révolution coloniale, a épousé des lignes infiniment plus complexes que les perspectives et les schèmes préétablis.

C'est dans ces conditions que nous fûmes amenés à réexaminer la question d'une activité qui se voulait partout exclusivement indépendante et à élaborer la tactique de l'entrisme. Historiquement l'élaboration de cette tactique a procédé par étapes. Ce fut tout d'abord l'expérience concrète de l'Angleterre avec le Labour Party groupant l'essentiel du courant politique de la classe ouvrière anglaise qui a déterminé notre tactique « entrisme » dans ce parti. Il s'agissait déjà, dans notre conception, d'une tactique long terme et que nous fûmes par la suite amenés à étendre également à d'autres organisations réformistes de masse (Belgique, Allemagne, Autriche par exemple). Lors du 9^e plénum du CEI (1950) et surtout lors du 111^e congrès mondial (septembre 1951) la tactique entrisme s'est étendue pour y inclure aussi les partis communistes de masse.

Les différentes tendances sectaires qui ont depuis quitté l'Internationale accusent le « pablisme » d'avoir, par cette tactique abandonnée « la création du parti révolutionnaire » et affirmé la possibilité des partis communistes en particulier, de s'« autoréformer en partis révolutionnaires ». Or, il s'agit là d'une grossière calomnie, caractéristique des méthodes de « lutte idéologique » de ces tendances.

Il suffit de se référer aux textes qui ont « codifié » en quelque sorte cette tactique pour constater l'énormité de leurs affirmations mensongères. Ces textes sont d'un côté les thèses du 3^e congrès mondial et de l'autre côté, mon rapport sur la construction du parti révolutionnaire présenté au 10^e plénum du CEI (février 1952).

Dans les Thèses du 3^e Congrès mondial on lit :

« Dans une série de pays, où le stalinisme et le réformisme ne constituent pas d'obstacles majeurs, notre mouvement s'efforcera dans les prochaines années de devenir la principale direction révolutionnaire.

« Dans les pays où les partis réformistes surclassent de loin toutes les autres formations ouvrières et polarisent la très grande majorité du prolétariat (Angleterre, Belgique, Australie, etc.) notre mouvement doit s'efforcer de s'intégrer ces organisations, d'organiser et d'y développer, une aile gauche consciente.

« Dans les pays où la majorité de la classe ouvrière suit encore les PC, nos organisations, nécessairement indépendantes, doivent s'orienter vers un travail plus systématique en direction de la base de ces partis et des masses qu'ils influencent. »

La conception générale de cette tactique est explicitée ainsi dans le rapport mentionné au 10^e plénum du CEI

13 . À l'exception de l'Angleterre où, des 1947, fut pratiquée la tactique « entrisme » au sein du Labour Party.

«Nécessité d'envisager la construction du parti révolutionnaire à travers une expérience commune avec la majorité politique de la classe, expérience vécue là où cette classe était et resterait groupée pour toute une période. Les forces essentielles du parti révolutionnaire surgiraient par la différenciation ou, l'éclatement de ces organisations de masse. »

Voulions-nous dire par cela que les partis réformistes deviendraient des « partis révolutionnaires » ; et que nous y entrions non pas pour les détruire, mais pour les renforcer ?

À cette question la réponse donnée dans le rapport était la suivante :

«Non, les partis réformistes dans leur ensemble, tels qu'ils sont, ne se transformeront jamais en partis révolutionnaires mais ils peuvent se transformer, sous une poussée exceptionnelle des masses, en partis centristes dans leur ensemble ou dans une grande partie ».

Quant aux partis communistes de masse, au sein desquels il s'agissait de pratiquer « l'entrisme sui generis », il n'était pas non plus question d'envisager leur transformation évolutive en partis révolutionnaires mais de l'inévitable développement, sous certaines conditions, de tendances centristes.

«Ces tendances centristes » demandait le rapport, « vont-elles conquérir et transformer l'ensemble de tel ou tel parti communiste de masse ? Nous ne le savons pas, nous ne pouvons pas le savoir, ceci n'est pas déterminant. Ce que nous savons, ce que nous devons savoir, c'est que l'essentiel du parti révolutionnaire de demain sortira de ces tendances et que ceci se traduira de toute façon à travers, une rupture avec la bureaucratie soviétique ».

Il est vrai qu'à l'époque on surestimait la rapidité avec laquelle se formeraient ces tendances centristes en escomptant une aggravation de la « guerre froide » conduisant au conflit mondial.

Nos sectaires de tout bord, qui à l'époque étaient en général tous d'accord avec cette perspective, qui surenchérisaient même, considèrent a posteriori cette perspective comme ayant déterminé la tactique entriste, sans qu'elle soit confirmée.

Mais à ce propos il est nécessaire de rappeler les faits historiques indéniables suivants :

a) la tactique entriste était avant tout basée (et reste toujours basée) sur la conception absolument marxiste que les communistes font partie de la classe, ne se distinguent d'elle par aucun statut spécial, partagent avec elle son expérience de tous les jours, et visent à la convaincre, et non la commander ou à se substituer à elle. Donc si l'expérience démontre que dans tel ou tel pays le courant politique de la classe passe toujours par telle ou telle organisation traditionnelle, il est du devoir des communistes, des véritables marxistes-révolutionnaires, de se trouver également dans ce courant et d'y œuvrer patiemment pour toute une période.

b) La création des tendances centristes au sein des organisations traditionnelles, réformistes ou communistes, et particulièrement au sein de ces dernières, dans le cas où ces organisations se trouveraient sous la pression des masses radicalisées, a été vérifiée chaque fois où des conditions objectives pareilles se sont créées.

Il suffit de mentionner le cas du parti communiste yougoslave, du parti communiste chinois, du parti communiste coréen, du parti communiste vietnamien, ainsi que de tous les cas actuels dans nombre de pays du « Tiers Monde » (sans oublier le Vietcong par exemple !) où de fortes tendances

centristes de gauche se forment, préconisant la lutte armée pour l'accession au pouvoir, entrant de ce fait en opposition aiguë avec les tendances droitières de ces mêmes partis¹⁴.

c) La tendance vers un conflit mondial qui se dessinait au début des années 1950 et qui a persisté plusieurs années durant, illustrée par la guerre de Corée et ensuite par toute une série de crises amenant chaque fois le monde « au bord de l'abîme » ne fut pas une simple invention « pabliste ». Elle reposait sur des potentialités objectives, que personne à l'époque n'osait nier catégoriquement.

Si la guerre froide a continué à se maintenir fractionnée et à ne pas dégénérer en conflit général, cela est dû à un ensemble de facteurs comme l'équilibre atomique établi par les progrès que l'URSS a réalisés en matière d'armements atomiques, la conjoncture économique favorable du capitalisme depuis plus particulièrement 1954, le rôle conciliateur de la bureaucratie soviétique, etc.

Mais comme aujourd'hui à propos de la guerre du Vietnam, et des dangers que comporte l'escalade de l'impérialisme américain, personne de responsable n'oserait exclure catégoriquement l'éventualité d'un conflit plus général, de la même façon que lors de la guerre de Corée la tendance à la généralisation du conflit faisait partie de l'appréciation commune de l'ensemble du mouvement communiste mondial.

Notre mouvement a su par la suite, et très rapidement, faire état des facteurs qui intervenaient pour retarder l'éclatement du conflit mondial, tout en soulignant la permanence d'une telle tendance.

Ce qui est du reste encore aujourd'hui le cas.

Quant aux dangers que comportait la tactique entriste pratiquée dans les milieux social-démocrates ou communistes, combien de fois n'avons-nous pas insisté (dans les textes et les rapports aux réunions internationales) qu'il était nécessaire de les contrebalancer par l'existence indépendante non seulement de l'Internationale, mais d'un secteur indépendant dans chaque pays, et par l'élévation constante du niveau idéologique de nos organisations en les transformant en véritables organisations de cadres.

D'autre part, la conception « pabliste » de l'entrisme n'avait et n'a rien à voir avec la manière dont celle-ci fut appliquée par nombre d'épigones. Il s'agissait pour nous d'un entrisme dynamique et non pas d'un entrisme d'adaptation passive et opportuniste dans les partis de masse, choisis comme milieux de travail. Il s'agissait d'y développer selon les conditions concrètes dans chaque pays, une partie de plus en plus ample de notre programme, et non pas de défendre des idées en soi erronées et opportunistes.,

Il ne s'agissait pas tellement de s'orienter vers l'occupation des postes dirigeants au prix d'une capitulation idéologique, mais de stimuler les tendances centristes de gauche, et au sein de celles-ci l'évolution de leurs meilleurs éléments jusqu'au marxisme révolutionnaire intégral.

Je rappelle à ce propos certains faits que les adversaires du « pablisme » sectaires et opportunistes font semblant d'ignorer afin de justifier la permanence de leur polémique fractionnelle et leur rupture avec notre tendance marxiste révolutionnaire.

14 . C'est en particulier actuellement le cas de toute une série de PC de l'Amérique Latine (Colombie, Venezuela, Brésil, Guatemala) divisés entre une tendance réformiste et une tendance révolutionnaire préconisant, et pratiquant même, la lutte armée. Mais la théorie des sectaires préfère ignorer des faits qui ne cadrent guère avec ses schémas.

Au V^e congrès mondial (décembre 1957), déjà, je fus obligé d'insister sur la nécessité de faire évoluer partout la tactique entriste en tactique d'entrisme « sui generis » avec la création partout, dans tous les cas, d'un secteur indépendant:

« (En ce qui concerne) l'évolution de la tactique entriste, je pense personnellement qu'elle doit tendre un peu partout, devenir une tactique « d'entrisme sui generis », c'est-à-dire une tactique qui combine une activité indépendante avec une activité entriste proprement dite...

...Notre activité indépendante se manifestera surtout par la publication partout où c'est possible d'une presse 100 % trotskyste, assumée par un noyau indépendant, qui représentera auprès des éléments évolués du pays la section de la IV^e Internationale ». (Rapport sur l'activité de l'Internationale).

Je visais déjà à l'époque des dirigeants comme ceux de Belgique, d'Allemagne, d'Autriche et autres qui encouragés par E. Germain en particulier, ne montraient aucune hâte à créer le secteur indépendant, s'enfonçant dans un entrisme entaché de compromissions opportunistes inadmissibles (particulièrement pour les éléments dirigeants connus comme « Trotskystes »).

C'est dans ce même but que peu avant mon arrestation je soumettais au plénum du CEI un long amendement concernant ces mêmes questions et qui fut combattu à l'époque par E Germain, secondé en cette occasion par L. Maitan et Pierre Frank. Depuis ma libération en 1961, notre tendance n'a pas cessé d'insister sur la nécessité de la création partout du secteur indépendant et sur une application dynamique, dialectique et non opportuniste de l'entrisme.

Mais en vain. Avec l'appui des Américains qui en 1953 avaient pris comme prétexte, entre autres, «l'entrisme » pour crier à la « liquidation de la IV^e Internationale », la tendance des épigones qui se prétend « officielle » continue à pratiquer de plus belle en Belgique, en Allemagne, en Autriche, etc. l'entrisme « total », remettant toujours à plus tard la création du secteur Indépendant.

L'entrisme dans son interprétation révolutionnaire reste une tactique toujours valable pour la création du parti révolutionnaire de masse, dans tous les cas où le courant politique essentiel de la classe passe par telle ou telle organisation traditionnelle. Dans un pays, par exemple comme l'Angleterre, agir de manière exclusivement indépendante en dehors du Labour Party signifie s'adonner à une politique sectaire en marge de la classe, ce qui n'avance nullement la cause de la construction du parti révolutionnaire de masse de demain.

Agir de la même façon en France ou en Italie, de manière exclusivement indépendante, en dehors du PCF et du PCI aboutirait au même résultat. En Angleterre, Healy, qui a commencé sa carrière politique dans la IV^e Internationale en se faisant le champion de la lutte pour l'entrisme dans le Labour Party contre Haston, et qui est allé ensuite assez loin dans une application opportuniste de l'entrisme (pendant l'essor de la tendance bevaniste) se vante actuellement d'avoir formé une organisation « de masse » par la vole exclusivement indépendante.

En France, son allié Lambert qui a systématiquement ignoré le PCF et même la CGT (pour ne travailler que dans Force Ouvrière)¹⁵ fait état du même « succès » de la vole exclusivement indépendante.

Mais ces organisations qui mordent actuellement sur un certain nombre de lycéens, d'étudiants et de jeunes ouvriers, en état de révolte élémentaire contre la société et le monde d'aujourd'hui, sont en

15 . La centrale syndicale réformiste de loin la plus faible, du point de vue quantité et qualité des effectifs, et la moins militante, des trois centrales syndicales en France.

réalité une perpétuelle passoire, renouvelant sans cesse leurs effectifs et ne créant aucun fondement solide dans les secteurs décisifs de la classe. Leur sectarisme primaire, incohérent, joint à une pratique souvent archi-opportuniste, loin de faire avancer le nombre de cadres et les structures du parti révolutionnaire de masse de demain, entrave la clarification idéologique nécessaire et discrédite le marxisme révolutionnaire.

On ne supprime pas un obstacle, en « l'ignorant », en déclarant qu'il « n'existe pas ».

Healy peut « ignorer » le Labour Party, Lambert peut « ignorer » le PCF et la CGT, tous les deux peuvent déclarer pour la millième fois que ces organisations sont « abandonnées » par la classe et en train de disparaître, écrasées sous le fardeau de leurs trahisons successives. Mais il s'agit là d'un subjectivisme délirant, qui au lieu de faire avancer la solution du problème de la construction du parti, réduit toute la question à un infantilisme puéril.

Par contre une conception dynamique, dialectique¹⁶, révolutionnaire d'une tactique qui combine travail indépendant et travail entriste de longue haleine au sein de ces milieux de travail par excellence que constituent les partis traditionnels de masse, est la seule voie qui reste aux révolutionnaires désireux d'œuvrer sérieusement à la construction de la direction révolutionnaire de masse de demain.

Ce n'est encore pas la « clé magique » pour atteindre un tel but.

Mais, à vrai dire, personne n'a trouvé une « voie raccourcie » qui pourrait nous épargner cet effort, impose en réalité par la structure politique concrète de la classe ouvrière dans nombre de pays et par des facteurs historiques (tel par exemple l'existence de l'URSS et des autres États ouvriers) qui influencent toujours cette structure.

Ainsi, pour résumer la tendance marxiste révolutionnaire a eu à lutter sur le plan de la tactique au sein du mouvement se réclamant du « trotskysme » à la fois contre les sectaires opposés au travail entriste dans les organisations de masse et contre les opportunistes opposés à la création du secteur indépendant et à la conception en général d'un entrisme dynamique en liaison dialectique avec le travail indépendant absolument nécessaire.

Décembre 1966

Michel PABLO.

16 . Dialectique veut dire, entre autres, conception de l'interaction constante qui doit exister entre travail indépendant et « entriste » dans des proportions changeantes déterminées par l'évolution de la situation objective. Ainsi quand cette dernière favorise peu la création des tendances centristes au sein des organisations traditionnelles de masse, il est entendu qu'il faut renforcer le travail indépendant, afin d'élargir constamment la base de la tendance marxiste-révolutionnaire, même au risque de créer certains inconvénients pour le travail entriste ». Car la tactique dans son ensemble n'est pas un but en soi, mais un moyen pour renforcer la tendance marxiste révolutionnaire et aboutir à la création du parti marxiste révolutionnaire de masse de demain.

Trotsky et ses épigones (4)

Les divergences des années soixante à la lumière de la question chinoise

Michel Pablo

Dans les années soixante la question chinoise soumit le mouvement international se réclamant du « trotskysme » une dure épreuve. Les différentes tendances « trotskystes » adoptèrent des positions différentes envers le conflit sino-soviétique commencé et envers la direction chinoise représentée par Mao. Le nouveau « grand débat » entre ces tendances sur la question chinoise mit rapidement en lumière les différences de conception qui existaient sur quelques problèmes fondamentaux du marxisme-révolutionnaire, déjà débattus dans le passé : la nature de la bureaucratie et du « stalinisme », la manière d'aborder la construction du socialisme durant la période de transition.

Attirés par le verbalisme « gauchiste » de la direction chinoise et surtout par ses attaques de « gauche » contre la direction khrouchtchévienne, la plupart des tendances se réclamant du « trotskysme » ont adopté envers la direction maoïste une attitude de sympathie qui a rapidement évolué vers une attitude de « soutien critique » à celle-ci de la part de la tendance dirigée par E. Germain, Livio Maitan, Pierre Frank et les Américains du SWP, vers une attitude de soutien conditionnel de la part de la tendance dirigée par l'argentin Posadas. La tendance Healy-Lambert, qui est restée longtemps sur une sage expectative, n'a pu résister à l'enthousiasme déclenché par les exploits « casse-tout » des « Garde Rouges », soi-disant bâtisseurs de « Communes de Paris », et s'est déclarée elle aussi pour un « soutien conditionnel » à la tendance maoïste.

Seule la tendance marxiste-révolutionnaire de la IV^e Internationale a su résister à ce courant, mettant en garde, déjà en 1962, contre la nature essentiellement stalinienne de la direction chinoise, et prévoyant sa crise inévitable qui a éclaté au grand jour avec la « Révolution culturelle ».

Les tendances confusionnistes et sectaires issues du mouvement trotskyste et dirigées par Posadas ou Healy-Lambert, ont démontré, à l'occasion de la question chinoise, pour une nouvelle fois, l'infantilisme, le schématisme de leurs raisonnements et ne méritent pas qu'on s'y attarde beaucoup pour les réfuter. Car quand Posadas se déclare partisan de la « guerre atomique préventive » et fait sienne toute la ligne de la « Révolution Culturelle », qu'il interprète comme un bel exemple de sa propre conception « marxiste-révolutionnaire » de la « culture prolétarienne et socialiste », de la « démocratie prolétarienne et socialiste », de la « lutte antibureaucratique », et en général de la façon de poser et résoudre les problèmes économiques, politiques et culturels de la période de transition, il démontre tout simplement, non seulement la pauvreté lamentable de ses bagages théoriques mais surtout qu'il est infiniment plus proche d'une mentalité foncièrement stalinienne que de l'esprit rationaliste, principiel et démocratique du trotskysme.

Et quand Healy lance son théoricien M. Banda à la « découverte » de la Chine maoïste des « Communes de Paris » qui mènent une lutte « juste » selon lui contre l'aile « khrouchtchévienne » de la bureaucratie chinoise, il démontre également qu'au fond de plusieurs soi-disant trotskystes » dort l'âme d'un « stalinien » qui s'ignore et qu'ils pourraient — si les circonstances, le leur permettaient — s'avérer des émules de ceux qui en Chine règlent actuellement, avec les méthodes de la « Révolution Culturelle », les divergences dans leur parti, et les problèmes fondamentaux que soulève la construction du socialisme dans ce pays.

En réalité les positions de la tendance Posadas, comme celles de la tendance Healy-Lambert ne sont que l'extrapolation, poussée parfois à l'absurde, des arguments plus nuancés donnés par la tendance E. Germain, Livio Maitan, Pierre Frank et les Américains du SWP afin de justifier a « l'appui critique »

donné à la direction chinoise. Pour cette raison est beaucoup plus intéressant, plus instructif, de nous occuper de l'argumentation de cette tendance que d'avoir à « démontrer » à Posadas ou à Healy pourquoi est absurde et compromettant pour un trotskyste, pour un marxiste-révolutionnaire, de présenter la « Révolution Culturelle » comme une opération « antibureaucratique » modèle. (Posadas), ou comme tentative de construire en Chine un État basé sur le type de « la Commune de Paris » (Healy). De telles affirmations non seulement démontrent une ignorance impardonnable des véritables faits en Chine ou leur tendancieux embellissement, mais une confusion également lamentable quant à la façon d'aborder la question de la bureaucratie et les problèmes de transition dans un pays comme la Chine.

Mais commençons par le commencement en abordant les positions développées sur la question chinoise par la tendance se proclamant « officielle » et leur évolution.

Le tout a débuté, déjà en 1960, quand Livio Maitan a commencé à embellir¹⁷ les positions de la bureaucratie chinoise et à faire accréditer parmi certains trotskystes une idée qui leur est — et à juste titre — particulièrement chère : que les Chinois sont partisans de la « Révolution ininterrompue » et retrouvent empiriquement le raisonnement, la tactique, la stratégie, le dynamisme de la « Révolution permanente ». C'est dans cet ordre d'idées que fut écrite à la même époque la « lettre ouverte au parti communiste chinois »¹⁸. Le 6^e Congrès mondial de la IV^e Internationale tenu en janvier 1961 a repris et amplifié cette ligne, tout en restant encore, relativement prudent quant à la tentative d'embellir les positions chinoises. On souligna les « immenses possibilités » du PCC qui ouvraient « un terrain de travail comme le trotskysrne n'en avait jamais eu dans le passé »¹⁹, et on insista sur la nécessité pour les trotskystes de « comprendre pleinement le progrès que représentent les positions chinoises ».

À partir de ce moment s'accélère la tendance à considérer que le « PCC globalement défend les positions les plus progressistes (par rapport à celles de la direction soviétique) celles qui ont le plus d'analogie avec les positions des marxistes révolutionnaires »²⁰. Vers la même époque une déclaration du Secrétariat international « confirma » le « soutien critique donné « dès le début » « aux communistes chinois ».

Cependant, les avertissements prodigués concernant les dangers d'une telle position ne manquaient pas. Déjà, dans notre article : « Quatre problèmes majeurs de notre temps (du 15 septembre 1962), nous écrivions : « toute tentative de ne voir dans le nouveau « schisme » entre Moscou et Pékin — l'Albanie n'agissant que comme porte-parole ouvert de Pékin — qu'un fond de divergences « idéologiques » par rapport à l'orientation de la Révolution Mondiale n'est qu'une vue unilatérale et simpliste d'un différend plus complexe. Les griefs que Pékin a accumulés contre Moscou pour son aide économique, militaire, diplomatique, restreinte, calculée, conditionnée, sont fondés dans la mesure où ils n'impliquent pas la conception d'une planification économique égalitaire de tous les États Ouvriers au niveau le plus bas, celui, par exemple des Communes chinoises... Partant des griefs qui ont leur racine dans la manière dont la Chine a été traitée Par l'URSS, dans le domaine surtout économique, manière qui ne correspondait guère aux objectifs économiques fixes par Pékin, ce dernier a eu la tendance de « sublimer » en quelque sorte le différend en un conflit d'une importance idéologique, plus vaste : entre l'« égoïsme national » d'une bureaucratie parvenue, conservatrice, et l'aide nécessaire à la Révolution coloniale en expansion.

17 . Voir son article dans le numéro de 1960 de *Quatrième Internationale*, n° 11.

18 . Ibid.

19 . Voir les décisions de ce congrès publiées dans le numéro spécial de la *Quatrième Internationale* de 1961.

20 . Article de Livio Maitan dans *Quatrième Internationale* de mars 1963.

Sous cette forme le conflit a eu pour toute une période, des répercussions progressives au sein du mouvement communiste international... Cependant, dans l'évolution du conflit Moscou-Pékin, il est nécessaire de prendre en considération l'ensemble organique des positions politiques de l'une et l'autre tendance de la bureaucratie et des forces sociales qui, quoique de manière déformée, pèsent en dernière analyse sur chacune. La bureaucratie chinoise est certes plus sensible à la Révolution Coloniale que la bureaucratie soviétique, de par sa propre base, celle d'un pays ex colonial, encore enflammé par le souvenir de la victoire de sa Grande Révolution. Mais installée au pouvoir depuis 12 ans déjà, elle ressent également le poids des conditions économiques et culturelles très arriérées auxquelles elle a voulu faire face en partant de conceptions propres à son éducation stalinienne, bureaucratiques, schématiques, simplistes. Idéologiquement aussi bien en ce qui concerne sa ligne en matière d'édification économique et politique du socialisme, que sa sous-estimation du danger de guerre atomique, elle représente en réalité la tendance la plus arriérée de la bureaucratie... En se glorifiant d'être associée de la direction albanaise, l'arrière-garde fidèle encore à Staline, elle reflète le retard réel, économique et culture d'un secteur de la Révolution Mondiale, sur lequel pèsent le blocus de l'impérialisme et l'insuffisance, à l'étape actuelle, de l'aide matérielle des autres secteurs de la Révolution. Dans, les « Thèses sur la nouvelle situation internationale et les tâches de la IV^e Internationale » rédigées en avril 1963 et présentées au Congrès de « Réunification » de la IV^e Internationale qui s'est tenu en juin 1963 nous écrivions :

« Quant à la tentative de présenter les positions de la bureaucratie chinoise globalement prises, comme les plus déterminantes pour influencer la rénovation révolutionnaire du mouvement communiste international, il faut fermement rejeter ces conclusions tirées à la légère, confusionnistes, et qui ne sauraient que discréditer la IV^e Internationale. L'attitude négative, hostile même, prise par la bureaucratie chinoise contre le processus déterminant de la déstalinisation en URSS, son alliance avec le régime albanais sanglant, ainsi qu'avec les staliniens endurcis en URSS et ailleurs ; les critiques et les calomnies, toutes stalinienne, qu'elle formule contre les conceptions yougoslaves enrichissantes du marxisme, concernant l'autogestion, le dépérissement de l'État et la manière en général d'aborder les problèmes de la construction du socialisme dans le cadre, en particulier, d'un pays sous-développé ; le maintien de sa position absurde et extrêmement dangereuse sur la guerre atomique générale qui ne détruirait soi-disant que l'impérialisme seul, etc. ; son opportunisme théorique et pratique envers la « bourgeoisie nationale » et plus particulièrement envers ses « alliés » à la Sukarno et les partis communistes qui la soutiennent (comme le parti communiste Indonésien qui dispose pourtant d'une force suffisante pour rouvrir le chapitre de la Révolution, non seulement en Indonésie, mais à travers elle, dans toute l'Asie) ; le dirigisme bureaucratique très strict de l'ensemble de la vie économique, politique, culturelle du pays, etc. ; tous ces aspects fondamentaux de la politique de la bureaucratie chinoise doivent être pris en considération quand il s'agit de porter un jugement global sur la manière dont contribue actuellement cette bureaucratie à la rénovation commencée du mouvement communiste international.

Il n'est certes pas question de minimiser les aspects également très positifs des critiques que l'aile chinoise de la bureaucratie est amenée formuler contre l'aile khrouchtchévienne dans la lutte engagée pour établir leur leadership réciproque sur le mouvement communiste international, partant de leurs positions et intérêts propres. Il est extrêmement utile et nécessaire d'utiliser le conflit en soi, la discussion qu'il provoque, les thèmes sur lesquels porte la discussion, ainsi que tous les arguments valables, mis en avant par les Chinois dans leur critique de « gauche » de ceux qui les critiquent, afin de maintenir, d'approfondir et de clarifier la discussion sur tous ces problèmes et d'aider les éléments d'avant-garde à retrouver la position marxiste-révolutionnaire intégrale, débarrassée de ses limitations, déformations et falsifications bureaucratiques a (souligné par nous).

Quelques mois plus tard, dans notre article « Il est temps de voir clair » (du 27 septembre 1963), nous écrivions encore :

« Il devient maintenant de plus en plus clair que l'aspect idéologique du conflit (sino-soviétique) n'est que l'expression déformée de la lutte engagée entre deux appareils bonapartistes, se trouvant à la tête de deux pays immenses, et soumis à la pression de forces sociales et d'intérêts différents et divergents.

...La bureaucratie chinoise traverse sa crise de croissance de style stalinien, subissant à plus d'un titre l'influence de l'arriération économique et culturelle du pays et la pression de son isolement international... ...Quand nous disons que la direction politique chinoise traverse actuellement sa crise de croissance de style stalinien, cela correspond à la compréhension que nul appareil bureaucratique ne peut se hisser au-dessus du niveau des conditions historiques matérielles du contexte national dans lequel il gouverne.

...Rien dans le comportement global des dirigeants chinois n'est un fait du hasard, ou isolé, ou secondaire ni leur sous-estimation évidente du caractère de la guerre atomique et du danger que représente la propagation libre des armes atomiques ; ni leur alliance tapageuse avec la clique stalinienne sanglante de Tirana, présentée comme exemple de « direction marxiste-léniniste » ; ni leurs récentes tirades « théoriques » pleinement apologétiques de Staline et de son régime que les dirigeants chinois identifient à la « dictature du prolétariat » en quelque sorte une « saine » et normale », non « révisionniste » ; ni leur appel aux éléments staliniens de l'URSS pour renverser Khrouchtchev ; ni leurs dénonciations grossières, inadmissibles, du régime yougoslave en tant que « capitalisme restauré » et « détachement avancé de l'impérialisme » ; ni leur aversion profonde pour l'autogestion et les conseils ouvriers dont l'éloge relatif fait récemment par Khrouchtchev équivaut, pour les dirigeants chinois, à un effort de « dénigrement » de l'économie soviétique ; ni leur façon calomnieuse, outrancière d'attaquer actuellement la direction khrouchtchévienne l'accusant de trahir l'URSS, la Chine, l'Allemagne Orientale, etc. ; ni leur attitude sectaire envers le « traité de Moscou » soi-disant dirigé contre la Chine ; ni la résurrection de la théorie du « socialisme dans un seul pays », etc. Il s'agit là de composantes essentielles de la physionomie politique du courant chinois qui se livre actuellement à une sorte de reconstruction de l'idéologie et du comportement de Staline, placé dans un contexte national d'arriération économique et culturelle ainsi que d'un isolement international qui ressemblent, dans une certaine mesure, aux conditions ayant occasionné la naissance du stalinisme en URSS... L'opposition de la direction chinoise celle de l'URSS date, d'après les dires récents des Chinois, du XX^e congrès du PCUS. Cet aveu est de taille et est significatif. Car, en réalité, il démontre que cette opposition concerne essentiellement la « déstalinisation » étant donné que ni le fait ni la pratique du « passage » y compris « pacifique » du capitalisme au socialisme n'ont été inventés par Khrouchtchev mais par Staline lui-même. C'est dans la mesure où la « déstalinisation » remet en cause l'ensemble des conceptions et des pratiques du stalinisme sur la « dictature du prolétariat » et la construction du socialisme que les dirigeants chinois s'opposent avec un tel acharnement aux Soviétiques et aux Yougoslaves. Car il s'agit là de questions touchant la politique intérieure chinoise, les structures, le fonctionnement et l'idéologie du régime empêtré dans toutes sortes de pratiques et conceptions staliniennes ».

Loin de tenir compte de ces avertissements répétés la tendance dirigée par E. Germain, Livio Maitan, Pierre Frank et les Américains du SWP stimulée par la fièvre fractionniste montante, a en réalité concentré tous ses efforts pour « démontrer » que les « communistes chinois » progressaient idéologiquement, qu'ils n'étaient nullement « staliniens » ; que le regroupement dans les différents pays des « prochinois » assimilés à des « tendances de gauche » qui collaboreraient étroitement avec les trotskystes, présentait un excellent allié pour ces derniers.

Dans le document sur le conflit sino-soviétique présenté par cette tendance au Congrès de « réunification » (juin 1963) celle-ci réaffirme son « soutien critique » aux « communistes chinois » et déclare que « la cause fondamentale du conflit réside précisément dans les nécessités différentes des deux directions (de l'URSS et de la Chine) : l'une exprimant les besoins d'une bureaucratie repue à la tête d'un pays économiquement développé ; l'autre se trouvant à la tête d'une société encore très pauvre et qui ne peut compter sur une aide importante de l'URSS. »

D'où leurs « divergences idéologiques » que les auteurs du texte en question présentent de manière à faire ressortir tous le « progrès » réalisé par la direction chinoise : « Sur trois des questions majeures de cette période, écrivent-ils, — la question de la lutte contre la guerre, la question de la nature de la révolution coloniale et de l'orientation des mouvements révolutionnaires dans les pays sous-développés, la question des voies au socialisme surtout dans les pays capitalistes avancés — les conceptions chinoises s'avèrent globalement plus progressistes que les conceptions khrouchtchéviennes et comportent des analogies avec certaines thèses des marxistes-révolutionnaires. D'où l'écho favorable qu'elles ont reçu surtout dans les secteurs et les courants de gauche du mouvement communiste international, pour lesquels l'attitude chinoise représente un stimulant d'une importance capitale » (souligné par nous).

Plus loin on dit que la « ligne chinoise est susceptible de polariser davantage les courants de gauche dans le mouvement communiste » et on loue les conceptions et pratiques « antistaliniennes » de la direction chinoise en matière de politique intérieure, d'attitude envers les masses et de comportement « dans les discussions au sein du mouvement communiste international » ! Quelques mois plus tard, en octobre 1963, Livio Maitan retient à peine son enthousiasme devant les nouveaux « progrès idéologiques » réalisés par les « communistes chinois » et réfute, énergiquement cette fois, toute tentative d'assimiler la direction chinoise à une direction d'essence « stalinienne ». C'est l'époque, où en pratique, Livio Maitan et ses collègues ailleurs, s'efforcent de collaborer avec les « prochinois » dans leurs pays respectifs et fondent de grands espoirs sur ces alliances.

Dans l'article en question Livio Maitan, polémiquant indirectement avec notre tendance, pose carrément la question :

« Les Chinois sont-ils Staliniens ? » Prenant pour argent comptant l'argumentation « idéologique » des Chinois contre les Soviétiques, ou leurs déclarations « antibureaucratiques », embellissant également, souvent par ignorance des faits exacts, les pratiques employées par les Chinois dans la construction du socialisme, Maitan répond avec indignation, négativement à sa question. Maitan attribue généreusement aux dirigeants chinois le mérite d'être partisans de la théorie de la « Révolution ininterrompue » et contre « le socialisme dans un seul pays ». Élevant ensuite le débat sur un niveau plus « théorique » il se demande « si les conditions objectives de la Chine d'aujourd'hui — à savoir son caractère arriéré persistant — peuvent déterminer tendanciellement une orientation et une évolution telle que celle de l'URSS des années trente » (Souligné par nous). Il affirme que non, car, dit-il, la « dégénérescence bureaucratique extrême de l'URSS sous Staline fut le résultat non seulement des conditions intérieures arriérées, mais d'une combinaison de facteurs multiples, etc... » Or, « en réalité », ajoute-t-il, dévoilant le fond de sa pensée, et de sa conception qu'il a du phénomène bureaucratique, « dans le contexte actuel, ce sont les conditions internationales qui jouent un rôle décisif. » Et ces conditions sont actuellement telles, selon Maitan, « que rien ne permet d'affirmer sérieusement que l'expérience chinoise s'identifie actuellement ou pourrait avoir la tendance à s'identifier dans l'avenir avec la forme de dégénérescence qu'a connue l'URSS à l'époque stalinienne » (souligné par nous).

Un an plus tard, E. Germain explicitera encore davantage ces pensées. Dans un article qu'il a consacré au conflit sino-soviétique (*Quatrième Internationale* n° 22, juillet 1964) il fait sienne l'analyse de Maitan et la complète de la façon significative suivante :

« Le stalinisme écrit-il a toujours été considéré par les trotskystes comme l'expression de la dégénérescence bureaucratique de l'État ouvrier sous l'effet d'une « caste privilégiée », définition plus correcte que celle qu'emploie Maitan voulant, pour les besoins de la cause, identifier le stalinisme, seulement avec certaines formes extrêmes de la dictature de la bureaucratie...

Mais le « stalinisme » était « stalinisme » déjà avant l'emploi de ces formes, déjà avant les procès de Moscou. Le stalinisme existe dans un État ouvrier à partir du moment où sa bureaucratisation avancée, grâce à la structuration d'une caste bureaucratique privilégiée qui détient le pouvoir, rend impossible sa réforme démocratique à froid et nécessite une révolution politique.

Toute déformation bureaucratique du pouvoir ouvrier n'est pas, certes, équivalente au « stalinisme », mais la dégénérescence bureaucratique ou la grave déformation bureaucratique qui justifie le recours à la Révolution politique est bien du « stalinisme ».

La dictature de la bureaucratie sur le prolétariat (le stalinisme) peut connaître plusieurs formes, y compris celles extrêmes de la période des procès de Moscou, ou actuellement de la « Révolution Culturelle ». On ne la définit pas sociologiquement, sur la base du degré de la répression, du nombre d'exterminés physiquement, etc., mais sur la base de la politique globale de la bureaucratie, qui a un moment donné (et pas toujours) peut recourir y compris aux formes de répression les plus extrêmes.

D'autre part c'est une véritable lapalissade que de rappeler que l'Histoire ne se répète jamais de manière absolument identique quant à la forme. Laissons des exégètes aussi profonds que les « théoriciens » de ladite tendance trotskyste, s'amuser en établissant où il est le mieux de vivre pour un militant communiste critique : à Moscou dans les années trente-six ou à Pékin sous la « Révolution culturelle » ? Il est vrai qu'à l'époque où les Maitan et les Germain distinguaient entre stalinisme et maoïsme ils ne soupçonnaient même pas que cette dernière aventure pouvait ne jamais surgir des « tendances » qu'ils constataient à l'époque de la Révolution chinoise.

Mais revenons sur l'argumentation développée par E. Germain l'article déjà cité. E. Germain lui aussi croit à la primauté du facteur « international » dans la formation du phénomène « stalinien ».

Pour cette raison, il n'était nullement persuadé que la dynamique historique allait dans le sens de la démocratie ouvrière en URSS, pour s'éloigner de cette direction en Chine. Le « stalinisme » des dirigeants chinois n'était après tout, pour lui, que superficiel, conditionné par des raisons tactiques ». « La campagne pour Staline des Chinois » écrivait-il « est avant tout à but tactique », et la « campagne de réhabilitation de Staline » un « élément secondaire » et l'évolution du PCC restait progressive et ses effets sur le mouvement communiste international hautement favorables. E. Germain énumérait dans son article toutes les branches nationales « de la tendance prochinoise, qui constitue dans tous les cas, la tendance de gauche » sans « aucune exception » : Inde (PC de gauche) ; Brésil (PC « chinois ») Pérou (PC « chinois ») ; Belgique (Grippa), etc. C'est avec cette « tendance de gauche » que E. Germain a voulu collaborer dans son pays en fondant sur cette collaboration les plus grands espoirs.

Nous éviterons de raconter dans cet article les mésaventures tragicomiques que le « socialiste de gauche » E. Mandel a eues en Belgique avec Grippa, chef de file de la « gauche pro-chinoise » pour se retrouver en fin de compte dans les meilleurs termes avec les « camarades » khrouchtchéviens de ce pays, produits de la « déstalinisation », les seuls avec lesquels il lui fut possible de discuter et de

conclure des accords de front unique. Il est vrai que, moins persuadé que son collègue Maitan qu'avec les Chinois et les « prochinois » on tenait désormais le « bon bout », E. Germain dans l'article précité fixa lui-même les critères du caractère « correct » ou non de son analyse distinguant stalinisme et maoïsme : « si cette analyse est correcte nous verrons les Chinois obligés par la logique de leur position de dénoncer de plus en plus « le socialisme dans un seul pays », les « voies pacifiques » et le « bloc avec la bourgeoisie nationale » (sous la direction de fait de celle-ci) : nous les verrons obligés de défendre dans les faits de plus en plus la ligne de la « révolution ininterrompue », d'appuyer les partis communistes de gauche « prochinois », même dans les cas où ils ne les contrôlent pas entièrement (Inde, Venezuela; Cuba et en général le « fidélisme » en Amérique Latine), d'accentuer le front unique de fait entre ces partis et même des trotskystes à Ceylan, en Bolivie, au Pérou, en Argentine, au Chili et ailleurs ; d'exercer une pression sur le PC Indonésien pour qu'il radicalise sa ligne politique et commence à lutter sérieusement pour le pouvoir ; d'appuyer des révolutionnaires anti-impérialistes dans la zone d'influence française en Afrique, malgré le rapprochement diplomatique avec de Gaulle.

Dans ce cas les effets pratiques du « stalinisme » chinois, du moins en ce qui concerne la Révolution mondiale, auront tendance à diminuer et non à augmenter, le reste étant question de la force autonome du mouvement des masses et du mouvement révolutionnaire de chaque pays.

Par contre, si notre analyse est incorrecte, si c'est le « stalinisme » des Chinois qui est leur « force motrice » primordiale et que la pression qu'ils subissent de la part de la révolution n'est qu'un facteur secondaire (en fait un « prétexte idéologique » plus qu'autre chose), alors nous verrons au contraire le PC chinois arrêter tout appui à des mouvements révolutionnaires contre des « impérialismes de la zone intermédiaire et même pousser les PC prochinois de ces pays à suivre une politique opportuniste droitière à l'égard de leur propre bourgeoisie ; nous verrons le PC chinois chercher à se soumettre de manière servile tous les PC de gauche prochinois, en voie de naître, et rompre brutalement avec tout PC qui ne le suit pas à 100 %; nous le verrons refuser toute unité d'action avec les trotskystes, même lorsque cette unité est indispensable pour tout pas en avant du mouvement des masses (ce qui est certainement le cas à Ceylan, au Pérou, en Bolivie) ; dans ce cas il sera manifeste que l'influence stalinienne bureaucratique, contre-révolutionnaire, prédominante aura eu le dessus sur des velléités « centristes de gauche » initiales »

Depuis les faits ont abondamment parlé non seulement sur le plan extérieur, mais sur le plan également intérieur, que E. Germain laisse négligemment en dehors de l'ensemble des critères employés pour juger du degré de « stalinisme » des Chinois.

Mais nous attendons toujours la conclusion franche de Germain et de ses collègues. Nous attendons qu'ils lèvent leur « soutien critique » à la direction maoïste responsable de la « révolution culturelle » et du reste, au moment où ils prêchent par contre la levée des masses yougoslaves contre la direction titiste accusée d'avoir pratiqué la « dislocation », la « désintégration », du pouvoir ouvrier en Yougoslavie.

Jusqu'à maintenant il n'en est rien. Prisonniers d'un côté de leur conception erronée sur la bureaucratie et le stalinisme, et de l'autre de leur fractionnisme sans principe contre la tendance marxiste-révolutionnaire, ils ont continué à chercher toutes sortes de justifications pour leur position. Lors de leur Congrès de décembre 1965, ils ont réaffirmé leur « soutien critique » à la direction maoïste et pour une nouvelle fois ont réfuté l'idée que la « Chine passe par un cycle stalinien comme celui qui s'empara de la révolution russe », etc.

L'« argument » majeur reste toujours que « tout d'abord le rapport des forces international » interdit un tel phénomène.

Stalinisme et maoïsme sont distincts, et il n'y a que les pauvres Albanais qui sont caractérisés « à juste titre comme l'aile ultra-stalinienne du front pro-Pékin »²¹ (souligné par nous).

On éprouve une légitime difficulté à suivre les méandres de la « dialectique » de ces analyses qui rejettent l'idée que le maoïsme est une variante bureaucratique d'essence stalinienne, mais qui en même temps utilisent le terme « ultra-stalinien » pour la bureaucratie albanaise (voyez-vous, malgré le « nouveau rapport des forces international »), et ailleurs font état du fait « que la direction de Mao cherche délibérément à injecter le poison du stalinisme dans les cerveaux de millions de jeunes , etc. ».

Les épigones

Il est vrai qu'à l'époque du « VIII^e Congrès » les espoirs de collaborer avec la « gauche prochinoise » pour rénover le mouvement communiste international ont été déjà bel et bien enterrés et qu'en Chine s'accumulaient les forces explosives qui ont conduit à la « Révolution culturelle », tombeau définitif des apologistes du maoïsme, prétendu, en dernière analyse, « autre chose que le stalinisme ».

Cependant, cette « Révolution culturelle » fut une surprise totale pour nos théoriciens²², tellement ils croyaient « ferme au « monolithisme » de la direction chinoise, et à l'efficacité de son « modèle » de construction du socialisme, empiriquement chaque fois retouché dans « la bonne direction ».

Pour cette raison ils ont cherché à trouver l'explication de la « Révolution culturelle » avant tout dans des facteurs extérieurs : pression de l'impérialisme ; préparation de la Chine à la guerre, etc. Pour cette même raison, certains d'entre eux²³ ont voulu jusqu'au bout minimiser les procédés

21 . À plusieurs reprises, les théoriciens de cette tendance ont voulu dissocier Chinois et Albanais, malgré l'avalanche des faits démontrant que les Albanais sont simplement les porte-parole des Chinois.

22 . Rappelons, par contre, ce que nous écrivions déjà au début de 1968 concernant la situation en Chine : « Le différend qui vient, d'éclater au grand jour entre l'appareil du parti et l'appareil de l'armée en Chine témoigne des grandes tensions qui agitent la direction chinoise. Car malgré l'apparent monolithisme l'apparente « heureuse solution » à tous les problèmes de cet immense pays grâce l' « application correct » de la pensée de Mao Tsé toung », rien n'est encore définitivement résolu... Le sort de l'équipe dirigeante actuelle est lié à la lutte contre le « révisionnisme » à l'intérieur et à l'extérieur de la Chine. L'évolution explosive de la situation Internationale, jointe à l'accumulation des difficultés intérieures en Chine (dont une partie est imputable au modèle « stalinien » façonné par la direction actuelle) conduit à différencier la direction chinoise et à poser la nécessité d'un changement. Il faut s'attendre à des développements relativement proches dans ce domaine et peut-être spectaculaires. » (*Sous le Drapeau du Socialisme*, n° 26, février 1966.) (Souligné par nous.)

23 . En particulier Pierre Frank. Dans une de ses récentes variations sur ce qui lui semble être le plus souvent un véritable « casse-tête chinois », Il trouve une consolation à ses multiples déboires avec Mao, dans les « événements de Shanghai qu'il serait presque prêt à assimiler à « une révolution politique » faite par les « masses » contre la bureaucratie. C'est là maintenant la différence essentielle qu'il trouve (voir son article publié dans l'organe du PCI français de février 1967) « avec le processus de stalinisation en URSS ayant eu lieu sur « un fond d'apathie, de passivité de la classe ouvrière ». On peut lui rétorquer que toute la lutte avec Staline plusieurs années à durant a eu lieu sur un niveau idéologique tout autre que celui de la « Révolution culturelle » et que la résistance opiniâtre rencontrée par Staline au sein de l'avant-garde marxiste russe ne saurait se comparer, même de loin, avec ce qui se passe actuellement en Chine au niveau de la direction. C'est le niveau général de la lutte, infiniment plus bas en Chine qu'en URSS, qui est caractéristique, et non pas de la soit disant différence qui existerait entre un prolétariat russe « prostré » et un prolétariat chinois « réveillé » par les aspects positifs » de la « Révolution culturelle ». « Le « stalinisme » en Chine est

fondièrement antidémocratiques, barbares, staliniens et même « super-staliniens » utilisés par les maoïstes contre leurs adversaires politiques dans leur propre parti et dans les masses, minimiser le climat de terreur instauré dans tout le pays, et embellir par contre les « côtés positifs » qui distingueraient le maoïsme du stalinisme, maoïsme qui consisterait soi-disant en l'appel aux masses à lutter contre le bureaucratisme avec des mots d'ordre « égalitaires » (en prenant pour argent comptant les références des maoïstes au modèle de la « Commune de Paris » leur opposition aux « stimulants matériels » etc...).

Il est vrai que devant le déferlement de la furieuse lutte fractionnelle au sein de la bureaucratie chinoise nos théoriciens furent obligés de ne plus parler, pratiquement, du « soutien critique » et à leurs corps défendant d'insister sur la désastreuse évolution du maoïsme.

Mais la tradition bolchevique, la tradition marxiste-révolutionnaire, ne consiste pas à changer de ligne sans autocritique franche, et sans recherche sincère des racines théoriques d'une erreur grave commise. Surtout quand la question chinoise fut le cheval de bataille choisie par cette tendance dite « officielle » pour rompre avec le courant marxiste-révolutionnaire de sa propre organisation.

Février 1967

Michel Pablo

précisément facilité par la combinaison d'un fonds économique et culturel très arriéré avec une direction d'éducation stalinienne dont les limitations extrêmes sont actuellement pleinement démontrées.